

1^{er} Avril 1937

La Troisième Poésie

- 1^{er} Avril 1937

34

Le crime d'A. Gide

par Georges PIOCH

ANDRÉ GIDE fait aujourd'hui une expérience qui n'est pas pour le surprendre. Il connaît ainsi une fois de plus combien l'honnêteté spirituelle est étrangère au plus grand nombre des hommes et, singulièrement, aux politiques.

Dans ce moment de sa vie, où un exercice incomparable est donné à sa philosophie, il peut regarder fraternellement du côté de son vieux camarade Léon Blum. Ils ne se seront jamais sans doute, l'un l'autre, aussi bien compris.

Léon Blum, lui aussi, doit convenir, une fois de plus pour avoir tenté de l'y faire prévaloir, que l'honnêteté spirituelle sera toujours la dissonance la moins bien supportée dans les concerts ordinaires à la politique : cet art qui n'admet pas plus la probité que l'imagination.

Mais André Gide a pris un parti, où il se tient : celui d'être vrai. Il avait pu éprouver, en publiant *Retour de l'U. R. S. S.*, ce qu'il en peut coûter. Il avait fait alors son plein d'injures. Et je crois que dans ce genre de récompense il fut assez « avantage » pour faire des jaloux chez tous ceux qui tâchent de l'imiter.

Il vient de récidiver en publiant *Retouches à mon Retour de l'U. R. S. S.* (1).

Il en aura ce bénéfice : d'être un peu plus injurié par ceux chez qui l'esprit de parti déprave le goût le plus noble de l'homme : celui qui l'attache à la recherche de la vérité et au danger de la dire quand on croit l'avoir trouvée. Et cet autre bénéfice d'être un peu plus respecté par ceux pour qui sans cette recherche et ce danger, la vie ne vaudrait pas d'être vécue.

L'aventure d'André Gide, en occurrence, est celle de l'homme toujours en marche. Hugo, qui sublimement a tout dit, a écrit ceci :

« L'important, ce n'est pas d'atteindre le but, c'est d'être en marche ».

a parlé d'or quand il a dénoncé dans l'obéissance le plus grand des crimes.

Ce qui peut dégringoler de la hauteur où la Révolution russe et la Russie soviétique demeurent, ce sont ceux qui usurpent sur elles, et qui finiront par lui imposer un visage tel que les pires idolâtres eux-mêmes n'y reconnaîtront plus l'horizon vers lequel ils tendaient.

Puisse cette dégringolade être proche !

Qu'un Hitler, un Mussolini rendent chaque jour un peu plus odieux, un peu plus ridicule aussi, le régime où ils avilissent les peuples qu'ils trompent et soumettent, voilà qui nous paraît être l'ordre même.

Il sera bientôt dit universellement merci à ceux qui, tel André Gide, auront connu le risque, souvent glorieux, de l'impopularité, afin de désérer au commandement de leur conscience que certaines vérités assiégeaient.

Dans le monde volontiers versatile des lettres, le remords pourra suffire aux autres.

(1) Édition de la Nouvelle Revue Française.

André Gide, qui donna hautement au communisme l'adhésion de son cœur et de sa raison — me permit-
tra-t-on de dire : « Moi aussi ? » —
a été invité à venir en U. R. S. S.
Il y a été reçu avec autant d'hon-
neurs qu'en sait rendre à un célè-
bre écrivain qu'il peut croire lui
être entièrement dévoué un gouver-
nement soucieux de se gagner par
tous les moyens l'opinion publique
universelle.

D'autres écrivains français, moins
grands par leur œuvre, mais célè-
bres aussi, nous ont prouvé qu'ils
pouvaient être flattés par tant
d'honneurs jusqu'à y succomber.
Ainsi font-ils volontiers figure de
faquins de plume matinés de mys-
tiques ; la mystique n'aidant ici
qu'à exalter la servitude et la ser-
vilité. Et c'est l'harmonie même :
que ceux-là soient d'autant plus
enragés contre le dissident, contre
l'orthodoxe, qu'ils sont plus ivres
de broter le pacage où ils se sont
réduits.

On ne demandait à Gide que de
regarder, puis d'approuver. Mais
il a voulu voir : ce qui l'a conduit
à ne pas tout approuver.

On ne lui demandait que d'écou-
ter, puis de consentir. A ce prix, il
eût été définitivement promu au
rang, toujours un peu bouffon sans
doute, mais impérieux, des *tabous*
et des *totems*. Et les balles qu'il eût
laissé tomber de temps en temps,
d'un Olympe ou d'un Sinaï facile,
eussent été autant de mannes que
les plus madrés des commia-voya-
geurs de la politique auraient dis-
tribuées entre les meilleurs des
« bons bougres » et les plus crédules
clients du monde.

Mais Gide a voulu entendre, et il
n'a pas, prenant ainsi le parti de
l'admirable Révolution russe contre
un dictateur, des scribes gages, une
bureaucratie et une police qui la
pervertissent et la déshonorent,
consenti à éteindre publiquement
en lui ce qu'il avait vu, à taire ce
qu'il avait entendu.

Je vois qu'un de ses compagnons
de voyage en Russie soviétique :
M. P. Herbart, qui, l'an dernier, blâ-
mait publiquement André Gide d'a-
voir, dans les jours troubles où nous
sommes, publiée *Retour de l'U.R.*
S.S., dont il estimait la publication
à tout le moins inopportune, vient
de se résoudre à faire paraître un
livre qu'il tenait secret, et dans le-
quel est confirmé tout ce que l'au-
teur de *la Porte étroite* nous avait
découvert.

C'est l'honneur de l'écrivain et,
particulièrement, de celui qui est
pensant, de céder à la vérité quand
celle-ci le presse et de laisser à de
certains jésuites rouges la grosse
malice de professer qu'il y a temps
pour tout : pour la vérité comme
pour le mensonge, ou pour une
façon de silence qui est la plus pru-
dente manière de mentir.

On reconnaîtra toujours la vérité
à ceci : qu'elle est de saison en tous
les temps et sous tous les climats.

Je connais André Gide ; il est
d'âge et de qualité pour être chaque
jour un peu plus l'honnête homme,
selon La Rochefoucauld : c'est-à-
dire celui qui ne s'étonne de rien.
Dans le choix dangereux et noble
qu'il a fait, je sais ne pas me leurrer
quand je lui souhaite bien du plai-
sir.

Je ne connais pas M. P. Herbart ;
mais le choix auquel il s'est décidé
après mûre réflexion nous montre
qu'il n'est pas d'une trempe banale.

A lui, bien du plaisir aussi !

La Révolution russe, elle, les ad-
mirables constructions et institu-
tions de la Russie soviétique restent
sur la hauteur. Ceux-ci les auront,
seuls, vraiment respectées et bien
servies, qui se seront refusés de com-
poser avec un esprit d'idolâtrie et
de soumission dont le propre est de
nous prouver que le tzarisme n'est
pas tout à fait mort dans le pays
qu'il a ruiné et déshonoré.

Trop d'obéissance avilit toujours
son homme ; et mon cher Han Ryner